

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 7

Artikel: Le tonneau de Diogène
Autor: X.Y.Z.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211101>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstejn & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 13 février 1915 : Le tonneau de Diogène (X. Y. Z.). — Le pont de Regollie-Monnet (Marc à Louis). — « Valaisanneries » du Conteur (Maurice Gabbud). — Ce qu'on écrivait il y a 36 ans. — Le bœuf gras.



Grenadier vaudois en 1803.

(Uniforme bleu foncé; parements, col et passepoils rouges; chapeau retroussé; buffleterie blanche; épaulettes et panache rouges. — Fusil à silex; sabre à poignée laiton.)



LE TONNEAU DE DIOGÈNE

D'un coin perdu, le 9 février 1915.

Mon cher Conteur,

Tu te demandes peut-être ce que deviennent tes amis sous les armes? Ils s'embêtent parfois joliment, tes amis, et ils ne sont pas les seuls. D'un bout à l'autre de l'armée, de haut en bas ou de bas en haut, comme tu voudras, il est des jours où l'embêtement est général. Elle ne reste cependant pas sans rien faire,

¹ Extrait de l'intéressant ouvrage *Les Milices vaudoises*, par le major Frédéric Amiguet. — L. Martinet, éditeur, Lausanne.

l'armée; mais son activité, loin des frontières, est bien artificielle. Tu connais l'histoire de Diogène assistant au remue-ménage des Corinthiens quand ils apprirent l'approche de Philippe de Macédoine: les Corinthiens, raconte Rabelais, se hâtaient de fortifier leur ville et de s'exercer au métier des armes; chacun était au guet, chacun portait la hotte; les uns polissaient corselets, nettoyaient armets, morions, mailles, brassards, boucliers; les autres apprêtaient arcs, frondes, arbalètes, catapultes, pots, cercles et lances à feu; aiguisaient piques, halberdards, lances, pertuisanes, massues, haches, dards, javelots, épieux; affilaient cimenterres, pistolets, virolets, dagues, couteaux, etc. Chacun exerçait son poignard, chacun déroquillait son braquemart (épée large et courte).

« Diogène, continue l'auteur de *Pantagruel*, Diogène les voyant en telle ferveur ménage remuer et n'étant par les magistrats employé à chose aucune à faire, contempla par quelques jours leur contenance sans mot dire; puis, comme excité d'esprit martial, ceignit son palle (manteau) en écharpe, recourra ses manches jusqu'aux coudes, se troussa en cueilleur de pommes, bailla à un sien compagnon vieux sa besace, ses livres et opistographes (brouillons écrits par devant et par derrière), fit hors la ville tirant vers le Cranie, qui est une colline et promontoire près Corinthe, une belle esplanade, y roula le tonneau ficil (fait d'argile) qui pour maison lui était contre les injures du ciel, et en grande véhémence d'esprit, déployant ses bras, le tournait, virait, brouillait, barbouillait, hersait, versait, renversait, nattait, grattait, flattait, barattait, battait, boutait, butait, tabussait, culbutait, trepait (trépigrait), trempait, tapait, timpait (faisait sonner), étouppait, détouppait, détraquait, tricotaît, tripotait, chapotait, croulait, élançait, chamaillait, branlait, ébranlait, levait, lavait, clavait, entravait, braquait, briquait, bloquait, tracassait, ramassait, clabossait, affétait, affûtait, bafouait, enclouait, amadouait, goudronnait, mitonnait, tâtonnait, bimbélotait, clabossait, terrassait, historait, varloppait, chaloupait, charmait, armait, guisarmait, enharnachait, empanachait, caparaçonnait; le dévalait de mont à val, et précipitait par le Cranie; puis de val à mont le rapportait, comme Sisyphe fait sa pierre, tant que peu s'en faillit qu'il ne le défonçât. Ce voyant, quelqu'un de ses amis lui demanda quelle cause le mouvait à son corps, son esprit, son tonneau ainsi tourmenter. Auquel répondit le philosophe qu'à autre office n'étant pour la république employé, il en cette façon son tonneau tempêtait, pour entre ce peuple tant fervent et occupé n'être vu seul cessateur et oisieux (désœuvré et oisif). »

Pareillement, au milieu des pays où l'on s'entretue sur terre, sous terre, dans les airs, sur l'eau et sous l'eau, la Suisse joue depuis six mois à la guerre; elle mobilise des troupes, les démobilise, les remobilise; les fait avancer, reculer, stationner, repartir, creuser des tranchées, construire des routes, élever des barricades, lancer des ponts sur les rivières; elle les exerce à manier canons, mortiers, mitrailleuses,

fusils, pistolets, sabres et baïonnettes; elle leur apprend à guetter l'ennemi, à demeurer terré dans un fossé, ou à se lancer à l'assaut par bonds de cinquante mètres, la baïonnette au canon et, sur le dos, le sac avec tout son fouragement; bref, elle fait de son armée ce que Diogène faisait de son tonneau.

Note, mon cher Conteur, que nous ne murmurons pas. Les tonneaux ne murmurent que lorsqu'ils sont vides. Or, la Confédération, c'est une justice à lui rendre, nous nourrit convenablement. Nous ne nous plaignons pas de ces exercices, toujours les mêmes, ni du temps perdu, puisqu'il y va du salut de la patrie; mais, encore une fois, l'ennui nous gagne plus souvent que nous ne voudrions.

Il se dissipe comme par enchantement dès que nous sommes à l'extrême-frontière. Là, nous avons le sentiment de n'être pas inutiles et, pourquoi ne le dirai-je pas? le sentiment de notre valeur. C'est avec joie que nous faisons des rondes, que nous montons la garde, par des nuits sans lune, à des endroits où en avançant le pied nous touchons le sol de la France ou de l'Allemagne. Suivant à la lettre notre consigne, nous arrêtons les passants, nous faisant exhiber leurs laisser-passer; ceux qui n'en ont pas, retournent sur leurs pas; s'ils regimbent, nous les conduisons au corps de garde, où ils se débrouillent. Et puis, il nous arrive d'entendre tonner le canon, crépiter les mitrailleuses ou les fusils; d'apercevoir un avion, un ballon captif, la fumée d'un incendie; même, la semaine dernière, le hasard nous mit nez à nez, en quarante-huit heures, avec des cyclistes à pantalon rouge et des landsturmiens du grand-duché de Bade.

La première rencontre, nous la fîmes le long d'une clôture de ronces artificielles, derrière laquelle s'étend la partie de l'Alsace reconquise par les Français. Nous étions une patrouille commandée par un lieutenant. Soudain apparaissent, de l'autre côté des fils de fer barbelés, trois lignards portant chacun sur le havre-sac une bicyclette démontée et repliée roue contre roue. Les accidents du terrain ne leur permettaient pas de pédaler. A notre vue, ils se portèrent vivement de notre côté. Nous fîmes halte. Eux se trouvèrent bientôt à la barrière. C'étaient de beaux gars, nerveux et singulièrement agiles. D'un geste simultané, nous nous saluâmes en portant la main à la casquette.

— Mon officier, dit à notre chef l'un des Français, sergent à la mine éveillée, me permettez-vous de vous demander si vous pouvez nous passer quelque journal de France ou de Suisse? Il y a huit jours que nous n'avons lu la moindre dépêche.

Notre lieutenant n'avait pas de quotidiens, mais ses subordonnés purent leur tendre la *Gazette*, la *Revue* et le *Démocrate* de Délémont. Il fallait voir la joie du trio! Après s'être entretenus encore un instant avec notre officier, ils s'éloignèrent de leur même pas souple et rapide, comme s'ils n'avaient aucun fardeau sur les épaules.

Deux jours après, à peu de kilomètres à l'est

de ce point, un camarade et moi, relevés d'un poste d'observation, nous regagnions les quartiers de notre compagnie. Le chemin zigzagait le long d'une côte boisée. Pour l'abrèger, nous imaginâmes un raccourci. Tœpffer appelle ça une spéculation. Notre spéculation nous conduisit à un filet d'eau séparant le territoire helvétique de celui de l'Allemagne. Nous n'avions pas fait cent pas le long de ce ruisseau, que deux soldats coiffés du casque à pointe se dressèrent brusquement devant nous. « Bon appétit, messieurs ! » leur cria mon camarade, qui parle l'allemand aussi bien qu'un sujet de Guillaume II. A leurs pieds, sur la mousse, des morceaux de lard et de pain noir montraient que nous les avions dérangés dans leur frugal repas. Mais ils ne nous en voulurent nullement. Dans leur barbe, déjà grisonnante, leur mine, tout d'abord sévère, s'épanouit d'un large sourire. Comme nous refusions de goûter à leur menu, ils nous forcèrent à accepter deux « cigares de Noël » en échange de grands sons et d'une lampée de kirsch qu'ils proclamèrent « famos » ! Et nous nous quittâmes en nous donnant une bonne poignée de main.

Ces incidents-là ne s'oublient pas; ils mettent comme des fleurs dans notre vie mécanisée. Dame ! on n'est pas difficile.

Rentrés à l'intérieur du pays, si nous avons de temps à autre des moments de mélancolie, nous sommes assez raisonnables tout de même pour comprendre que la Confédération ne demanderait pas mieux que de nous licencier pour toujours, et que, malgré l'éternelle école de compagnie ou de bataillon, notre sort doit faire envie aux braves à pantalon rouge ou à casque à pointe.

Ton ami pour la vie.

X. Y. Z.

Ces pachydermes ! — Lu dans un journal rural :

« Une battue au sanglier aura lieu prochainement sous la direction du syndic de la localité et avec le concours de nombreux citoyens. Deux de ces pachydermes ont été vus... », etc.

LO PONT DE REGOLLIE-MONET

Lo velâzdo de Regollie et clli que de Mònet l'è tant pas bin llièin l'on de l'autro. Tot parâi l'ètâi mau quemoudo de lài allâ, damachein on riò qu'on lâi desâi lo Gatolliet et que colâve eintre lè doù. On avâi bin betâ on lan su lo riale et l'affère allâve bin po menâ onna bè-ruyetta, mâ po passâ avoué on tsè, pas mojan. Lo syndico de Regollie, que l'ètâi on tot malin, et clique de Mònet, que n'ètâi pardieu pas on toupin, l'avant z'u l'idée de fère on galé pont, — on pont ein bou, avoué onna barragne d'on côté po que sâi meillau martsî.

L'avant pardieu bin eimmandzî l'affère : lo Conset communal l'avâi votâ lo pont que farâi bin serviço, principalameint âi valet quand revegnant d'allâ âi felhie, âo bin âi vilhio quand l'avant quartettâ on bocon.

Tot l'è z'u tant rido, que l'a binstout ètâ ètabli. L'avant cein fè pè *corvée*, po que cein mein tchè, et lè dou syndico sè veillivant tsacon de lau côté; l'avant met dâi metanne, mâ l'avant tot parâi lè man dein lau cassette, du qu'on ètâi ein hivè. Lo pont portâve bin la nâ, l'ètâi dan destra bon et l'a faliu l'inaudiura.

L'è ellia fita de l'inaudiurachon que l'a ètâ oquie d'attaque ! Ein a z'u dâi breçî, dau taillî brehî, dâi bougnet, dâi mervelhie, l'ètâi pire qu'à l'abbayî et lâi sè bu bin dâi verro.

Mimameint, tant qu'à n'on repé que lè municipal l'avant fè, on banquet po bin vo dere, et po ne min fère de dzalav l'avant dècidâ de partadzî eintre lè dou velâzdo et de fère la mâiti

dau dina âo cabaret de coumouna de Regollie et l'autra mâiti à clli de Mònet, et pu de fère onna pararda âo mâitet dau dina su lo pont po l'assyî.

A la vi que l'allâvant sè setâ po dinâ, vaicte te pas qu'on vint lau dere que lâi avâi on monsu que cougnessant pas, que mèsourâve lo pont avoué onna tsevelhîre. Lè doù syndico, que savant bin lè z'affère, l'ant tot tsaud peinsâ que clli monsu l'ètâi bin su ion dau Département qu'on lâi dit lè *Travaux publics*. Ie chautant fro, vant vè lo pont et tràovant noutron gaillâ avoué onna zaqua à lame et on du que mèsourâve lo riò ein amont, ein avau, pertot, de ti lè côté. L'è bin su que cein l'ètâi on jomètre que l'Etat l'avâi einvouyi. Prau su que cein s'ètâi de que lè dzein de Regollie-Mònet ètant dâi tot suti et que l'allâvant passâ su lè papâ. Ma por cein faillâi ître bin honnito avoué clli monsu et lâi baillî à dina avoué leu.

L'ant dan invitâ po lo banquet, et bin soigné que l'a ètâ. L'avant met eintremî dâi dou syndico et aprî la soupa, — on allâve medzî lo dzerdenâzdo à l'autro cabaret — l'ètâi lo premi de la pararda po travessâ lo pont. Et quand on è revenu à Regollie po medzî la tsè, l'ètâi assebin lo premi, avoué lè syndico drâi derrâi, que l'ètânt fiè que dâi pâo de vère clli jomètre.

Quand l'a ètâ bin repèssu, lâi ant de dinse :

— A propou ! qu'è-te vo mèsourâvi lè amont lo rio ?

Et lo monsu l'avâi repondu :

— Vo lo deri dèman. Voua l'è la fita.

L'a fita l'a dan pas botsî, tant qu'à la minè que lo jomètre l'a fè ètat de sè lèvà po fère de la plièée. Mâ diabe lo pas que l'è revegnâ, hormis que lau z'a einvouyi on beliet iò sè desâi dinse :

Monsu lè syndico,

Vo m'âi demandâ cein que fasè l'autr'bi. Lo vo vu dere ora. Ie mèsourâvo lo rio ein grantiau et ein travè et l'è trovâ que vo z'âi bin fè de betâ voutron pont ein travè dau rio, l'è bin pe cou que se vo l'avâi met ein grantiau, câ lâi arâi z'u on rido bet tant qu'âo lè.

Lo jomètre.

Lè dou syndico sant pas revenu municipau âi derrâire vôte, pas pire dau conseil.

MARC A LOUIS.

La bonne mesure. — C'est au tribunal. Le président demande son âge à une dame assez mûre qui comparait comme témoin.

— Vingt-neuf ans !

Le président, étonné :

— Vingt-neuf ans ?

La dame, négligemment :

— Et quelques années.

« VALAISANNERIES » DU « CONTEUR »

IV

Perplexité contagieuse !

LES fenaisons battent leur plein.

Un Harpagon de la vallée du Rhône, riche propriétaire campagnard, a engagé pour la semaine une petite escouade de bons faucheurs.

A déjeuner, pendant que les ouvriers sont attablés autour de la soupe, le patron s'en va, bien à contre-cœur, chercher un des vachers de la nombreuse collection qu'il possède à la cave. Mais il ne peut se résigner à le laisser mutiler sur la table ! Ce vacherin a l'air si appétissant, il est si bien façonné, sa forme représente un cercle si parfait, que c'est vraiment dommage de l'entamer !

Pendant que le madré compère rumine, calcule, hésite, la petite tome entre les mains, le

déjeuner s'achève et les ouvriers s'en vont au travail sans avoir goûté au fameux vacherin. Ce dernier est sauvé ! Harpagon jubile !

Mais les faucheurs, du moins l'un d'entre eux, ne se tiennent pas pour battus. Ils ont éventé la mèche. Or il est décidé que l'on fera en sorte que l'avare propriétaire n'ait point à se féliciter de sa ruse et qu'il perde l'envie de recommencer.

Les faucheurs se concertent en secret. Une fois sur le pré, l'un après l'autre, à la file indienne, ils se mettent gravement à en faire le tour plusieurs fois de suite en simulant un air embarrassé et de manière à perdre, en itinéraires, une bonne partie de la matinée.

Le patron qui arrive, ahuri et mécontent de ce manège qu'il ne comprend pas, en demande le motif.

— Mon té, c'est que le pré est si tellement plat et uni qu'on ne sait pas du diable par où on pourrait commencer à le faucher », qu'on lui répond !

La leçon fut comprise. Le lendemain les ouvriers entamèrent eux-mêmes le fromage !

Maurice GABUO.

Entre apaches. — Paraît qu'on veut augmenter la police pour la nuit.

— Malheur ! alors la ville ne sera plus sûre !

CE QU'ON ÉCRIVAIT IL Y A 36 ANS

UN de nos lecteurs veut bien nous communiquer un numéro, le premier — et ce fut peut-être bien aussi le dernier — d'un journal portant la date du 1^{er} novembre 1879. Ce journal avait pour titre « *L'Allumette* d'Auguste Mazaudier, journal français, paraissant à Lausanne, le 1^{er} de chaque mois. »

Comme épigraphe : « De la lumière, pas d'incendie ». Comme couleur : tirant sur le rouge, partant, tendances plutôt anticléricales.

Dans le programme, nous relevons les passages suivants, qui ne manquent pas de piquant, à l'heure actuelle :

Rien n'a changé.

« *L'Allumette* est un petit journal politique et littéraire destiné à éclairer et non à envenimer. La lutte qui divise les peuples et les familles souveraines n'a jamais été aussi ardente qu'à notre époque. On sent que c'est le combat suprême. D'un côté, les peuples réclament leurs libertés civiles et religieuses, la suppression des privilèges, la protection et la juste rétribution du travail, l'instruction populaire, l'abolition des guerres par l'arbitrage, et des comptes sur l'emploi des deniers publics... »

» Quant aux devoirs internationaux, la force prime le droit. Voilà la théorie du droit divin et du moyen-âge. Ces principes diamétralement opposés se trouvent en face comme deux navires cuirassés chauffant leurs chaudières pour se précipiter l'un contre l'autre. Leur solution, malheureusement, ne paraît pas pouvoir être pacifique. Un terme moyen paraît fort difficile dans des situations aussi complexes. Malgré ces difficultés presque insurmontables, la philosophie doit se lever et s'interposer entre les adversaires : elle doit chercher la solution de ces problèmes par des voies pacifiques. Evite l'effusion du sang, apaise les haines aveugles, fais triompher le droit et la justice, tel doit être son programme. C'est aussi celui de *L'Allumette* ; il se trouve résumé dans sa devise : « De la lumière, pas d'incendie. »

Et plus loin :

« La Suisse, comme une bonne mère, ouvre ses bras aux proscrits de tous les pays et de toutes les opinions. Ses montagnes deviennent un foyer de lumière que les monarques regardent